

COMPTES RENDUS

Lucia FERRETTI, *L'Action nationale. Le long combat pour le Québec*, Del Busso, 2019, 314 p.

Grand entrepreneur en organisations catholiques en tous genres, le jésuite Joseph-Papin Archambault mettait sur pied, en 1913, la Ligue des droits du français, d'où émergeait un périodique en 1917, *L'Action française*. Il en confiait la direction au journaliste Omer Héroux, tandis que Lionel Groulx en prenait rapidement la direction intellectuelle. Traumatisés par la condamnation papale, en 1928, du quotidien français homonyme – mais nullement homologue – les responsables troquèrent leur raison sociale pour *L'Action canadienne-française*, qui ne fit pas de vieux os. En 1933, toutefois, Esdras Minville, alors professeur aux HEC, relançait le périodique – à l'instigation plausible de Groulx, ce que l'histoire ne dit pas – sous le titre *L'Action nationale*, maintenant centenaire. Considérant que le premier demi-siècle de la revue a été retracé par quelques historiens, Lucia Ferretti ne s'y attarde pas et nous propose plutôt la suite de l'histoire. Tout juste nous fournit-elle quelques points de repère, sans donner notamment de précisions sur « la crise qui a failli la tuer dans les années 1950 » (p. 22) ni signaler qu'André Laurendeau en fut le directeur de 1937 à 1943 et de 1949 à 1953 (avec un mandat de député entre les deux). On apprend que François-Albert Angers quitte la direction en 1967 (p. 22) et seulement plus loin qu'il l'assumait depuis 1959. Elle ne dit rien non plus de la Ligue qui a relayé celle de 1913, ni ne précise son rapport avec la revue. Le lecteur aurait apprécié qu'on lui ouvre un peu plus de champ, dans une « Introduction » – dont Ferretti fait l'économie – qui aurait repris succinctement l'histoire de ce premier demi-siècle.

Le début de ce qui deviendra pour *L'Action nationale* son second demi-siècle coïncide avec une conjoncture marquante, si ce n'est un évènement charnière, de l'histoire du Québec. C'est l'année d'Expo 67 et des remises en question constitutionnelles au moment du centenaire de la Confédération : Commission interprovinciale Robarts, Rapport Laurendeau-Dunton, tome 1, Assises nationales des États généraux du Canada français, précédées du « Vive le Québec libre » de juillet. Puis ce sera la fondation du Parti québécois et la crise linguistique de Saint-Léonard, avec en contrepoint l'effervescence contre-culturelle et la floraison des groupes marxistes. Pour la revue, c'est aussi la mort de Groulx en mai 1967 et celle de Laurendeau en juin 1968, qui enterrent symboliquement son demi-siècle. La conjoncture se ferme

sont les autorités gouvernementales qui ont imposé d'étendre la rémunération des présidents de caisse à l'ensemble des dirigeants. En revanche, on aurait souhaité que l'auteur donne davantage de précisions sur les conséquences des règles internationales (Bâle III) qui remettent en cause la propriété collective du capital coopératif, afin d'aider le lecteur à mieux comprendre la pression que font peser les grands accords mondiaux sur l'identité coopérative.

Les trois chapitres qui suivent constituent le témoignage de défis importants qu'il a eu à relever dans ses diverses fonctions de cadre supérieur dans l'institution lévisienne, dont huit années comme président de 2000 à 2008, notamment la mise en place de la direction unique et la reconfiguration du réseau des caisses. Il faut se rappeler que lorsqu'il prend la relève de Claude Béland, Desjardins connaît une transformation profonde qui la voit passer de trois à deux paliers décisionnels. On est vraiment au cœur de l'action de son mandat, l'auteur rappelant son mantra sur le plan de la gestion – ce qu'il appelle le triangle de la performance globale : la satisfaction des membres, la mobilisation du personnel et la rentabilité. Il n'hésite pas à revenir sur un sujet de controverse avec Claude Béland, la rémunération des dirigeants, sur lequel il rapporte des faits méconnus. Ainsi, on apprend que ce sont les autorités gouvernementales qui ont imposé d'étendre la rémunération des présidents de caisse à l'ensemble des dirigeants. En revanche, on aurait souhaité que l'auteur donne davantage de précisions sur les conséquences des règles internationales (Bâle III) qui remettent en cause la propriété collective du capital coopératif, afin d'aider le lecteur à mieux comprendre la pression que font peser les grands accords mondiaux sur l'identité coopérative.

Ces dernières remarques traduisent l'impression qui nous reste en refermant le livre : il était ambitieux de traiter autant de sujets en moins de 200 pages. Cela étant, cette contribution nous semble indispensable. Trop peu de livres – mentionnons aussi ceux de Claude Béland et Monique Leroux – portent sur le parcours de dirigeants de coopératives. Cet ouvrage comble ainsi une carence importante dans la littérature traitant des leaders coopératifs, alors que les équivalents ne manquent pas pour les empires familiaux et autres entreprises à capital-actions (les Beaudoin, Coutu, Péladeau et consorts). On peut d'ailleurs souhaiter que des dirigeants d'autres grandes organisations coopératives ou mutualistes s'engagent dans une démarche semblable, afin d'épaissir ce corpus encore trop mince.

Jean-Pierre GIRARD

ESG/UQAM, HEC Montréal
girard.j@uqam.ca

Marie-Pier BOUCHARD, *Vivre au cœur de « paroisses de femmes » dans la région de Charlevoix 1940-1980*, Québec : Presses de l'Université Laval, 2019, 161 p.

Le titre se veut fidèle au travail de l'autrice : donner accès à la parole de femmes vivant dans la période précédant le développement de l'industrie touristique dans la région charlevoisienne entre 1940 et 1980. Dès les premières pages, Bouchard situe

la nécessité ressentie par plusieurs familles rurales d'adopter une diversité d'activités économiques afin d'assurer leur subsistance. Cette exigence de pluriactivité devient l'élément central du livre : faire face aux impératifs de la vie quotidienne pour des femmes devenues seules responsables de l'organisation familiale et, par extension, de la communauté, dans une région rurale du Québec où les mobilités géographiques temporaires des hommes sont un phénomène structurant.

En réponse à la pauvreté des matériaux donnant accès à la quotidienneté des femmes rurales qu'elle étudie, la chercheuse opte pour une série d'entretiens auprès de celles dont la vie a été modelée durablement par la mobilité temporaire masculine. Cette méthode contribue à valoriser la parole des femmes au cœur de leur propre histoire. L'ouvrage est divisé en trois parties, chacune d'elles étant l'occasion de développer un aspect particulier de la réalité abordée. Il est d'abord question des caractéristiques propres à la région charlevoisienne du point de vue de la subsistance des familles; cette partie propose un portrait géographique de la région. Les deuxième et troisième chapitres offrent un plus grand intérêt. Ils abordent respectivement l'espace familial, en mettant en lumière les différentes tâches et fonctions qui incombent aux femmes pendant l'absence de leur conjoint, et l'espace communautaire et les liens sociaux qui se créent pendant ce temps. Les témoignages recueillis par la chercheuse confirment la division genrée des pratiques de la vie de tous les jours. Les femmes se rappellent les nécessités qu'impliquait la prise en charge de la bonne marche de la maison : cuisiner pour des tablées nombreuses, veiller à la propreté de la maison et des vêtements, coudre et tisser, tenir une gestion serrée des finances familiales. De la sorte, Bouchard dresse un portrait convaincant, et pas si fréquent, de la quotidienneté des femmes rurales québécoises. Les personnes interviewées ont été témoin de la transition d'une économie de subsistance vers l'économie de marché, transition qui a eu pour effet d'alléger les tâches des femmes, grâce notamment à la consommation de produits finis.

Le projet annoncé par Marie-Pier Bouchard d'étudier les conditions d'existence de celles « qui restent » est attaqué de front à partir des deux tiers du livre. La mobilité géographique des hommes entraîne inévitablement une complexification du partage des tâches au sein des familles touchées. La chercheuse observe dans le discours des femmes que cette adaptation n'est pas perçue comme une action militante visant une transformation sociale liée à la division sexuelle des tâches. Les femmes relatent cette période où elles devaient « jouer l'homme » comme une contrainte provoquée par les exigences de leur situation particulière.

Bien que les femmes soient appelées à dépasser le cadre traditionnel de la répartition des tâches, elles s'y inscrivent et le cautionnent d'une certaine façon, précisant que ce sont des « tâches normales » d'hommes qu'elles font et que cela est d'autant plus dur pour elles puisqu'elles sont des femmes. Sans être nécessairement de ferventes défenderesses de ce système, elles sont conscientes d'en faire partie et participent à une vision dichotomique de la division du travail. (p. 58)

Le matériel recueilli valide en outre un trait qui colle à la représentation de la femme rurale idéale dans la littérature : leur force (Yolande Cohen). Ici, la pensée de Tzvetan Todorov sur la question de l'altérité est mobilisée pour faire la démons-

tration de l'assignation identitaire de la « femme rurale forte » intériorisée par les Charlevoisiennes, lesquelles finissent elles-mêmes par se présenter en ces termes.

Enfin, c'est l'importance de l'ancrage communautaire qui émerge du discours des participantes. Par exemple, la parenté représente un premier espace de solidarité chez les femmes dont les conjoints migrent temporairement pour le travail. Dans une moindre mesure, les associations féminines agissent comme lieu de sociabilité. Surtout, c'est l'enracinement des femmes à leur village qui intéresse. « Si les hommes se retrouvent déchirés entre deux milieux, les femmes, elles, semblent s'ancrer, face à ce nomadisme, encore plus fortement au territoire charlevoisien » (p. 131). Une majorité des femmes rencontrées ont reconnu avoir refusé de quitter Charlevoix lorsque l'occasion s'est présentée qui aurait mis fin aux migrations temporaires de leur conjoint. La connaissance du milieu, la reconnaissance qu'elles recevaient comme femmes et mères dans leur communauté participaient notamment au fort attachement ressenti pour leur milieu d'origine.

Le principal intérêt du travail de Marie-Pier Bouchard, d'un langage et d'une forme accessibles, est de pallier la quasi-invisibilité de la dimension genrée au sein des études rurales. En outre, en produisant une analyse à partir de la parole des femmes ayant vécu la migration temporaire de leur conjoint, l'autrice contribue à légitimer une parole souvent ignorée.

Karina Soucy

Université Laval
karina.soucy.1@ulaval.ca

Diahara TRAORÉ, *Des musulmanes ouest-africaines au Québec. Entre subversion et conformité*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2019, 132 p.

Ce livre, issu des recherches doctorales de Diahara Traoré, porte sur le rapport au savoir religieux des femmes musulmanes ouest-africaines dans un contexte d'immigration au Québec. L'enquête de la chercheuse la mène dans des lieux de culte et d'association du Grand Montréal, ainsi que dans le domicile et le quotidien de 24 femmes natives de la Guinée, du Mali, du Niger et du Sénégal, quatre pays francophones et majoritairement musulmans. En recueillant leurs récits de vie, Traoré analyse les manières dont elles adoptent, s'approprient, remettent en question et subvertissent les savoirs islamiques au sein d'espaces religieux et laïques. Femmes, noires et musulmanes, les participantes se situent « à l'intersection de trois systèmes exclusifs » (p. 6), lieu jusqu'ici peu abordé dans les sphères publiques et académiques québécoises. Le terrain de la recherche, menée entre 2008 et 2010, est imprégné du contexte des débats houleux sur les accommodements raisonnables et la diversité religieuse au Québec, en plus des événements du 11 septembre 2001 qui teintent les représentations et l'appréhension de l'islamité à l'échelle internationale.

C'est en tant que tradition discursive que l'islam est ici conceptualisé, par opposition à une tendance à l'essentialisation et à l'homogénéisation par laquelle « l'islam fonctionne comme une catégorie similaire et comparable à la notion de